

N°

ast

arci

224

2

TRAIT D'UNION

Bulletin de l'Association romande
des correctrices et correcteurs d'imprimerie
et de l'Association suisse des typographes

2020

SOMMAIRE

- 1** ÉDITO
**LE MONDE
À L'ENVERS**
- 4** IDIOME
**DÉFENSE
DU FRANÇAIS**
- 6** TÂCHERONS
**LA CORRECTION,
MÉTIER VINTAGE**
- 9** IDIOME
**SOUS
CLOCHE !**
- 17** SAVOIR-LIVRE
**JOURNÉE
DU LIVRE**
- 21** PANDÉMIE
**QUAND
LES CHIFFRES
PRENNENT
FORME**
- 23** DUR MÉTIER
**CORRECTEURS
À RUDE ÉPREUVE**
- 29** LES EXPERTS
**DES CARACTÈRES
À FOISON**
- 30** ZEN
**MOTS
CROISÉS**
- 32** AGENDA

LE MONDE À L'ENVERS

ÉDITO

On le répète depuis le mois de février, prenez soin de vous, protégez-vous, soyez prudents... autant d'admonestations que je n'entendais que de la bouche de ma mère. Le laïus est bel et bien entré dans la tête des gens... ou presque.

L'actualité nord-américaine nous brise le cœur avec la mort de George Floyd asphyxié par un policier en service, le déconfinement progressif des pays européens voisins nous griffe l'âme avec des proches, en France, en Allemagne, en Italie ou en Espagne et au Portugal, etc., que l'on ne peut voir. La question taraude les esprits, quand donc pourrons-nous revenir à la normale dans ce monde qui tourne à l'envers ?

Je crois que le temps sera le maître de cérémonie, ramenant à l'introspection, ma foi pas pour tous, ralentissant encore le rythme de certains événements. L'assemblée générale de l'Archi, je l'annonce ici, est **officiellement annulée pour 2020**. Nous reprendrons le fil de cette organisation en début d'année prochaine pour préparer une journée dans les règles de l'art. À ce jour, trop d'inconnues, trop d'incertitude subsistent et il reste peu de temps à disposition, ce qui est paradoxal après ces mois passés sur « pause ». Il faut retourner au moulin.

Il me semble que la vie est plus simple en confinement, même les chiffres le disent. Surtout ceux qui, dans les quotidiens romands, ont écopé d'une apostrophe, comme ça, au passage, pour unifier les pratiques entre les sites internet et les journaux imprimés – le *web* et le *print*. Parce que l'avenir semble se défaire inexorablement de l'encre et de l'imprimerie. La discipline, ou plutôt





À l'occasion de la rentrée des classes, les dessinateurs Zep et Buche rappellent les gestes simples pour se protéger du virus.

© ZEP/TF HUG

l'institution qui fonde notre travail de correcteurs, devient évanescence, au profit du numérique, de l'abstrait, du non-imprimé, du sauvegardé mais jamais tenu entre les mains.

Du contenu

Pourtant, l'époque est certainement, nous le rappelons à chaque numéro, la plus riche en contenus. Il faut donc entretenir ce feu sacré, et continuer à entreprendre dans le domaine de la correction. Nous gardons en tête les idées de présentation de notre activité à dispenser aux auteurs, par le biais des maisons d'édition, les ateliers pour les enfants, visant à leur faire comprendre en quoi consiste réellement ce fameux « vu » sur les fiches de l'école, à mettre sur pied quand la rentrée d'août sera une rentrée classique, sans coronavirus, qui comme le dit la chanson belge *Tout ira bien* est « plus petit qu'une puce, on doit rester chez nous pour lui tordre le cou, quelques semaines séparés pour mieux se retrouver ».

Voilà, quelques semaines séparés et nous aurons également la chance de retrouver un site tout beau, que notre ami Steve Richard est en train de mettre à jour.

Rappelons néanmoins qu'un trésorier est toujours recherché pour nos comptes, ainsi que des contributeurs pour le *Trait d'Union*, des volontaires pour aider Michel Jaccoud à organiser la prochaine AG à Genève, ainsi qu'une activité pour les accompagnants, et des arciens pour corriger bénévolement la dictée de la première édition des Estivales du livre, avec néanmoins un bémol qui figure sur le site de cet événement : « Les 27 et 28 juin 2020 devait être organisée à Montreux la première édition des Estivales du livre, un salon-festival destiné à devenir une vitrine de l'édition suisse à la veille des vacances scolaires et professionnelles. Le Covid-19 en a décidé autrement (*ndlc : la Covid-19, selon l'Académie française*). De concert avec les autorités et par souci de préserver la santé de nos partenaires et de nos visiteurs, la manifestation 2020 est annulée et reportée au dernier week-end de juin 2021. »

Nous avons donc le temps de préparer le tout, faisons les choses bien ! N'oubliez pas de régler votre cotisation à l'Archi, Michel Pitton nous a fait parvenir les bulletins de versement.

Bon été et à la rentrée pour échanger, partager et, espérons-le, mettre un point typo final à cette situation pas banale.

Monica D'Andrea, présidente

DÉFENSE DU FRANÇAIS



Fiches concoctées par Olivier Bloesch

Les mots de la pandémie

Quarantaine, n. f.

Ce mot souvent entendu au cours de la pandémie de coronavirus signifie, dans ce cas précis, une mise à l'écart, en *confinement*, d'une personne qui présente des symptômes de Covid-19, pour éviter toute propagation du virus. À l'origine, on isolait les gens quarante jours, d'où le terme. Désormais, cette quarantaine est nettement moins longue et dépendra du temps d'incubation de la maladie. On est ainsi souvent plus près de quatorze jours que de quarante.

Contagion, n. f.

Ce terme, issu du latin *cum*, « avec », et *tangere*, « toucher » (cf. tangible), est utilisé en français depuis le XVI^e siècle. Littré le définit ainsi : « Communication par contact ou par ce qui ressemble au contact. La contagion du vice, de l'hérésie », une influence pernicieuse, donc, et « Communication d'une maladie par contact médiat [ndlr : indirect] ou immédiat ». Nous avons été bien servis par la contagion ces derniers temps, il faut l'avouer.

Home office, n. m.

Une façon très à la page de travailler malgré le confinement est le *télétravail*, pour les gens qui travaillent essentiellement sur un ordinateur. La technique et les moyens du XXI^e siècle le permettent. Cela s'est passé dans les rédactions des journaux, par exemple : les journalistes sont restés chez eux, mais ils ont tout de même produit des articles et fabriqué leur canard. Certains linguistes du dimanche ont décidé d'appeler cela *home office*, on se demande bien pourquoi. Cela sonne-t-il mieux en anglais ?

Gestes barrières n. m. pl.

Pandémie oblige, il faut se prémunir contre toute infection. Les autorités sanitaires ont inondé la rue, les portes d'entrée des maisons, les magasins qui ont rouvert de panneaux rouges qui nous expliquent les *gestes barrières* à adopter en société. Se laver les mains fréquemment, tousser ou éternuer dans son coude, utiliser des mouchoirs à usage unique, porter un masque s'il y a promiscuité et qu'on est malade, garder ses distances ou encore rester chez soi sont ainsi les principaux gestes à accomplir pour barrer la route au virus.

Screener, v. t.

La pandémie « enrichit » notre vocabulaire, ou pas... Dorénavant, on *screene* les patients, c'est-à-dire qu'on *leur fait passer des tests de dépistage*, de l'anglais *to screen (somebody)*, « faire subir un test de dépistage (à quelqu'un) ». Mais c'est trop long pour une colonne de journal. On pourrait dire qu'on les *examine*, ça irait aussi. Ça commence par une prise de température, puis on vous met un coton-tige dans le nez, etc. Cette manie de vouloir tout exprimer en anglais n'est pas que désolante, elle est catastrophique.

Le Covid-19 ou la Covid-19?

Covid est l'acronyme de *coronavirus disease* et prend le genre du nom qui constitue le noyau du syntagme ainsi abrégé. Quand ce syntagme est composé de mots étrangers, c'est le même principe. *Coronavirus disease* signifiant « maladie provoquée par le coronavirus », on devrait donc dire *la Covid-19*, puisque le noyau équivaut au mot féminin *maladie*. Mais pourquoi emploie-t-on si fréquemment le masculin ? Parce que, au début de la crise, on a surtout parlé *du coronavirus*. On a alors donné à la maladie le genre de l'agent pathogène qui la provoque.

Sources : Académie française, Office québécois de la langue française (OQLF)

LA CORRECTION, MÉTIER VINTAGE

Les correcteurs passent au crible tous les articles du journal, naviguant entre coquilles et anglicismes. Plongez dans les coulisses de ce métier méconnu et ô combien essentiel au sein d'une rédaction!

Le correcteur est une sorte de vampire qui se repaît des négligences du rédacteur. La faute, c'est son carburant et son gagne-pain. Dans l'équipe de correction centralisée de Ringier Axel Springer – qui édite plusieurs publications dont *Le Temps* –, nous sommes huit femmes pour un homme, mais une petite voix rétrograde m'incite à continuer au masculin générique. Si la question de l'écriture inclusive devient de plus en plus pressante, les débats qu'elle provoque sont encore houleux entre défenseurs-euses du français et précurseurs-euses d'un mode de pensée au féminin. Et personne ne semble encore prêt à entrer dans l'ère des doublons, des points médians et des barres d'exclusion. Ni les rédacteurs-trices ni les lecteurs-trices. Et encore moins les correcteurs-trices.

Le garant de la bonne tenue du journal

Si le correcteur est un être ambivalent – hésitant, de ligne en ligne, entre triomphe et frustration, rigidité et laxisme, timidité et audace –, il suscite chez ses collègues journalistes ainsi que chez les lecteurs des sentiments tout aussi contradictoires, du dédain à l'admiration, de la crainte rétive à la soumission. On le prend tour à tour pour un érudit (ce qu'il n'est plus) ou pour un inutile (ce qu'il n'est pas près de devenir), un bienfaiteur ou un spécimen nuisible. Le correcteur prend des décisions radicales, mais est aussi pétri de doutes, détestant qu'on lui demande à la volée : « Météorite, c'est féminin ou masculin ? »

En 2020, il a toujours besoin de son *Dictionnaire des difficultés*, de son Robert en ligne et de son *Guide du typographe*. Certains mots le font tourner de l'œil comme « initier » pour « lancer », « abonder » pour « acquiescer ». Mais ça fait longtemps que les disruptions et les résiliences de tout poil ne le font plus sourciller. On attend de lui la garantie de la bonne tenue du journal, car une ponctuation aberrante, un participe accordé de travers, une syntaxe fantaisiste jeteront l'opprobre sur l'auteur de l'article, le créatif, celui qui lui permet d'exercer son pouvoir.

Des yeux comme les bras de Shiva

Alors, en 2020, que signifie « corriger un article » ? C'est d'abord le passer au crible de ProLexis, ce logiciel de vérification orthographique d'une efficacité imparable quand il s'agit de détecter une coquille, mais carrément impuissant devant les noms propres inexacts, les confusions et les répétitions, la typographie malmenée. Ce n'est donc qu'une simple formalité. Après vient la lecture pure et dure, à plusieurs niveaux. Du dépistage des erreurs stylistiques ou des déficiences grammaticales en passant par le *fact checking*, un cerveau humain est nécessaire. Et même deux, si l'on voulait vraiment un « sans-faute ». Ce qui se



pratique toujours pour les magazines qui sont censés intéresser le lecteur une semaine entière, et non un seul jour, avant de recueillir les épluchures de pommes de terre.

Car une seule lecture, le plus souvent dans l'urgence, ne relèvera pas toujours les pièges explosifs qui éclateront après impression à la figure du lecteur ou de la lectrice. Les yeux du correcteur devraient être démultipliés comme les bras de Shiva, car la seule faute qui reste peut déclencher l'hilarité. J'ai ainsi laissé passer dernièrement « l'injection du contenant » dans un article scientifique sans l'ombre d'une contrariété, tout occupée à m'énerver du nom d'une molécule mal traduit de l'anglais.

Si l'imagerie collective lui colle une image de psychorigidité, il s'efforce pourtant au XXI^e siècle de lâcher du lest face à la gloutonnerie de l'anglicisme tout-terrain qui envahit la langue, sorte d'épidémie sans contention possible. Et il a sa propre sensibilité, le français n'étant pas une science exacte. La correction, c'est un savoir-faire, un métier de réparation, comme la cordonnerie ou la plomberie. Une pratique vintage à laquelle les talents d'aujourd'hui s'abandonnent parfois comme à une bouée de sauvetage. Il faut de l'humilité et de l'empathie pour être correcteur. Et un peu d'insolence aussi.

*Géraldine Schönenberg,
correctrice au Temps*

SOUS CLOCHE !

IDIOME

En ce printemps 2020, alors que fleurissaient lilas et glycines, une bonne partie des humains de la planète a été mise sous cloche, à l'instar de plantes fragiles. Un virus sournois rôdait partout, les statisticiens discutaient devant leurs courbes en cloche, des citoyens partis se confiner à la campagne pestaient contre les cloches... De quoi aiguïser la curiosité sur le mot cloche et les expressions qui le comportent.

La cloche est l'un des instruments sonores les plus anciens : on trouve des traces de l'usage de cloches primitives il y a quatre mille ans, et les premières cloches métalliques datent de l'âge du bronze. Les Égyptiens et les Phéniciens se servaient de clochettes, et la Bible fait référence aux clochettes d'or sur la robe du prêtre Aaron. Dans l'Antiquité romaine, on accueillait les réponses des oracles en sonnant les cloches. Elles servaient aussi à avertir la population de l'heure des bains, des repas et des marchés. Dès le V^e siècle, ce sont les cérémonies religieuses qui sont annoncées par des volées de cloches. Pendant longtemps, la vie profane ou religieuse a été rythmée par des cloches : celles des beffrois, celles des églises, celles des couvents. Les moines ont poussé le raffinement sonore jusqu'à faire tinter cinq sortes de cloches : la *squilla*, pour le réfectoire ; le *cymbalum*, pour le cloître ; la *nola*, pour le chœur ; la *campana*, pour le clocher ; le *signum*, pour les tours. C'est de *campana* qu'est tiré l'adjectif campanaire, que l'on emploie pour tout ce qui est relatif aux cloches et à leur fabrication.

Au Moyen Âge, le *campanier* annonçait les baptêmes en agitant une clochette sur la place principale des villages. Les lépreux devaient signaler leur passage dans les rues en



*Clocher mur à trois arcades.
Église paroissiale Saint-Alban
à Saint-Alban-sur-Limagnole,
en France.*

© DR

agitant une cloche à main. Quant au *clochetteur des trépassés*, vêtu de noir, il précédait au son de sa sinistre clochette les convois funèbres.

Tradition militaire et art campanaire

Les militaires aussi se souciaient des cloches, eux qui sont pourtant plus habitués au son du clairon ou du tambour : lorsqu'ils occupaient une ville qu'ils venaient de conquérir, ils obligeaient les habitants à racheter les cloches. Cet usage se perdit au cours du temps, mais Napoléon le rétablit lors de la prise de Dantzig en 1807. La réquisition campanaire correspond à une longue tradition militaire en Europe selon laquelle les commandants d'artillerie avaient des droits sur les cloches des agglomérations conquises. On réquisitionnait les cloches pour empêcher les insurgés de la ville d'appeler aux armes en sonnant le tocsin ; c'était aussi pour les fondre afin de fabriquer armes et munitions. L'art campanaire a payé un lourd tribut à l'histoire : la succession des guerres a fait disparaître beaucoup de splendides cloches ouvragées.

Actuellement, les cloches sont parfois source de conflits entre citadins et campagnards, les premiers réclamant le silence dans les clochers, les seconds exigeant avec véhémence qu'on maintienne la coutume de faire sonner les heures au clocher de l'église, y compris la nuit.

Des moines irlandais à la noblesse de la cloche

On peut s'étonner du fait que le même mot puisse désigner, selon le contexte, l'instrument sonore et le mode de vie des clochards. Une petite enquête étymologique permet d'y voir plus clair.

Quand il désigne l'objet carillonnant, le mot cloche est formé sur une racine celtique : l'ancien irlandais *cloc*, qui correspond probablement à une onomatopée apparentée à : *klak ! klik !* Ce sont les moines irlandais, venus évangéliser le continent, qui ont importé le mot, attesté dans le domaine anglais et en bas latin sous la forme *clocca*. Ce vocable a remplacé l'autre représentant du latin, *campana*, dans les parlers du Nord et diverses régions du Sud, qui a donné *campanile*, *campanule*, *campanaire*, etc.

Lorsque l'on veut évoquer les malchanceux « tombés dans la cloche », c'est-à-dire les clochards, l'origine est tout autre. Il s'agit au départ d'un verbe, *clocher*, tiré d'anciennes formes *clacier* et *clochier*, et issu du latin *clōpicare*, « boiter », dérivé de *clōppus*, « boiteux », qui a tendu à remplacer *claudus* (d'où le mot *claudication*). En sont dérivés *clochement* (qui signifie *claudication* ou mauvais fonctionnement), disparu des dictionnaires, et *cloche-pied*, puis, par suffixation péjorative, *clochard*, qui s'est mis à désigner le marginal des grandes villes.

Quant aux termes *gentilshommes de la cloche* ou *noblesse de la cloche*, que l'on rencontre parfois dans les textes historiques, ils font référence, non pas aux clochards tels qu'on les connaît aujourd'hui, mais c'était ainsi que l'on nommait les descendants des maires et des échevins qui étaient, en leur qualité d'officiers municipaux, maîtres de la cloche de la commune. Dans certaines villes, ils ont été anoblis et dotés de charges municipales, lesquelles ont été supprimées en 1789.

Une kyrielle de cloches et d'expressions

Outre les cloches, carillons et clochettes, le *glockenspiel* d'orchestre, la cloche de bord dans la marine, les clarines,

sonnailles, grelots et campanelles, instruments sonores, le mot cloche désigne divers objets ou ustensiles creux : cloche à melon du jardinier, cloche pour tenir les plats au chaud, cloche à fromage, cloche de plongée ou cloche à plongeur, cloche à vide de laboratoire, cloche à galets des mineurs et sondeurs, etc.

En Belgique, voir apparaître une cloche à son pied, c'est souffrir d'une cloque de la peau, d'une ampoule.

En argot, on appelle parfois clochettes ses poches. Pour quelle raison ? Parce qu'elles sonnent lorsqu'elles sont pleines de pièces de monnaie... Logique, non ?

Quant à la fée Clochette, elle ne porte peut-être pas systématiquement un chapeau cloche et une jupe cloche. Comme elle n'a pas un caractère facile, on ne lui offrira ni muguet, ni campanules, ni clochettes des blés (liserons), ni clochettes des bois (narcisses), bref, aucune fleur en forme de cloche.

Les expressions et proverbes comportant le mot cloche sont légion, qu'ils soient d'usage courant ou tombés dans l'oubli. En voici un florilège.

- *Mettre sous cloche*, ou *élever un enfant sous cloche* : mettre quelque chose ou élever un enfant à l'abri de toute atteinte extérieure, comme le jardinier protège une plante délicate.
- *Se faire sonner les cloches*, ou *sonner les cloches à quelqu'un* : se faire réprimander fortement ou adresser de violents reproches à une personne. Une grosse cloche qui sonne produit un son puissant, même assourdissant si l'on en est proche. Un sage chinois aurait dit que, si l'on cogne sa tête contre une cruche et que cela sonne creux, ce n'est pas forcément la cruche qui est vide ! D'où une éventuelle analogie entre le battant de la cloche qui frappe brutalement la paroi et une forte réprimande, une « frappe verbale » en quelque sorte ?
- *Un autre son de cloche* : un autre point de vue, un autre avis.
- *Donner le coup de cloche* : avertir.
- *Déménager à la cloche de bois* : abandonner discrètement son logement sans payer le loyer. La première version de cette expression était « déménager à la ficelle » parce qu'on descendait ses affaires par la fenêtre à l'aide d'une corde pour pouvoir passer ensuite les mains vides devant la loge de la concierge et ainsi quitter définitivement les lieux sans régler au propriétaire ce qui restait dû. Sans doute y avait-il un lien avec le terme ficelle, qui autrefois désignait aussi un escroc, un filou. On a également employé *à la sonnette de bois*, allusion à la discrétion silencieuse du locataire partant en douce ; le mot sonnette a été remplacé par cloche ensuite. Sonnette ou cloche, si la chose est en

bois, elle ne risque pas de tinter ! Une autre explication est donnée par Maurice Rat : *déménager à la cloche*, c'est vivre comme un gars de la cloche, un vagabond sans feu ni lieu, et de bois aurait été ajouté ensuite parce qu'on n'avait pas compris qu'il s'agissait du mode de vie des miséreux et non de l'instrument.

- *Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son* : pour bien juger d'une affaire, il faut entendre les deux parties en présence.
- *On fait dire aux cloches tout ce qu'on veut* : dicton s'appliquant à ceux qui ne parlent ordinairement que d'après les idées qu'on leur suggère et font écho aux paroles des autres. L'expression pourrait venir des moines mendiants, qui recommandaient aux fidèles d'écouter les cloches du monastère. Selon eux, en latin : *Audite campanas monasterii ; dicunt : dando, dando, dando !* Ce qui voulait dire : « Écoutez les cloches du monastère ; elles disent que c'est par des dons, des dons, des dons ! » Voilà le « ding dong » des cloches utilement interprété...
- *On ne peut sonner les cloches et aller à la procession* : on ne peut pas faire deux choses à la fois.
- *Entendre sonner les cloches et ne pas savoir dans quelle paroisse* : se rappeler une chose très confusément.
- *Fondre la cloche* : user des derniers expédients, prendre un parti extrême à la suite d'une longue hésitation, en venir au fait.
- *N'être pas sujet au coup de cloche* : être maître de son destin.
- *Faire sonner la plus grosse cloche* : au XVII^e siècle, cette expression signifiait « faire parler la personne qui a le plus d'autorité », donc la plus puissante, celle qui a la voix qui porte.
- *Être étonné, penaud comme un fondeur de cloches* : être fort surpris de voir manquer une chose sur laquelle on comptait ; cette expression ancienne qui n'est plus usitée vient du fait que le moulage d'une cloche peut être manqué.
- *Se taper la cloche* : l'origine de cette expression reste incertaine ; en argot, cloche signifie tête (par analogie



© DR

avec un objet creux, éventuellement occupé par une cervelle peu efficace, ce qui pourrait expliquer le méprisant *pauvre cloche*!). Selon le lexicographe breton Gaston Esnault, en 1900, l'expression *se taper la tête* signifiait manger. Le linguiste suisse Walther von Wartburg indique que *se taper la cloche* voulait d'abord dire s'enivrer et était dérivé de *se taper quelque chose* ou *s'en taper*. Cela pourrait s'expliquer par la « tête qui tape » le lendemain des libations... On peut aussi estimer qu'il s'agit d'un glissement de sens si l'on imagine que c'est l'estomac ou le ventre creux qui est assimilé à une cloche.

- *Avoir la cloche fêlée*: être fou. Hormis l'assimilation possible entre cloche et tête, certains linguistes supposent que cette expression vient plutôt de l'autre forme du mot cloche, le déverbal de clocher dans le sens de boiter.
- *Avoir le cœur qui débat comme une cloche*: expression québécoise équivalente à avoir des palpitations, avoir le cœur qui bat la chamade.
- *Sauvé par la cloche*: signifie sauvé à la dernière minute, in extremis; parvenir à se sortir d'une situation désespérée par un retournement inattendu et tardif. Cette expression fait allusion à la cloche de l'école. On dit aussi plus couramment: sauvé par le gong.

Moins connus, des proverbes et sentences d'origines diverses se rencontrent parfois:

- *À conseil de fou, cloche de bois.*
- *La cloche elle-même n'a pas toujours le même son* (proverbe serbe).
- *La cloche appelle l'église, mais elle-même n'y va pas* (proverbe alsacien).
- *Quand brebis secouent leur cloche, pluie en montagne est proche.*
- *De même qu'une cloche ne tinte pas sans être ébranlée, l'homme n'est pas vertueux sans exhortations* (proverbe chinois).
- *Dans chaque église, il y a toujours quelque chose qui cloche.*

La liste n'est bien entendu pas close.

L'esprit de clocher

Le clocher des églises a aussi donné naissance à des expressions courantes:

- *Ne voir midi qu'à son clocher*: ne juger d'une situation que d'un point de vue limité.
- *Avoir l'esprit de clocher*: se montrer exagérément attaché à son village, à sa ville, au milieu dans lequel on vit, et rejeter tout ce qui est étranger.
- *Des querelles de clocher*: des rivalités purement locales, et souvent insignifiantes. Un bel exemple en est donné dans le célèbre roman satirique *Clochemerle*, publié en 1934 par Gabriel Chevallier, qui décrit des querelles burlesques à propos de l'édification d'une pissotière à côté de l'église d'un village. Un grand succès de l'entre-deux-guerres qui a été adapté au cinéma.

-
- *N'avoir vu que son clocher, n'avoir vu que le clocher de son village* : n'avoir point quitté son pays, être sans expérience du monde ; on dit plus communément n'avoir jamais quitté son trou.
 - *Se battre avec les pierres du clocher* : jouir par provision d'un bénéfice contesté ; se dit lorsque l'on se sert de l'objet en litige contre ses adversaires.
 - *Course au clocher* : course à cheval à travers champs, qui avait pour but un clocher visible au loin.
 - *Tirer du clocher* : employer la dernière ressource qui reste.

Quant au verbe clocher dans le sens de boiter, il figure dans une expression ancienne :

- *Il ne faut pas clocher devant les boiteux* : il ne faut faire devant les gens rien qui leur reproche quelque défaut naturel, et en général rien qui leur rappelle quelque souvenir pénible. Le proverbe est tiré de *Gargantua*, de François Rabelais.

Le son de l'histoire et la voix de la littérature

Il existait autrefois une coutume qui consistait à sonner les cloches pendant les orages : cela était censé détourner la foudre et éloigner la grêle. Ce drôle d'usage fut interdit à Paris en 1784.

Lors des grands événements de l'histoire, les clochers des églises et des cathédrales font sonner leurs cloches à toute volée. Ceux qui ont vécu, par exemple, la fin de la Seconde Guerre mondiale en France en gardent un souvenir ému et sonore : le 8 mai 1945, à 15 heures, toutes les cloches du pays se sont mises en branle, y compris le bourdon de Notre-Dame de Paris. Cette grosse cloche de plus de 12 tonnes a aussi exceptionnellement été actionnée en septembre 2019 à l'occasion des obsèques de l'ancien président de la République Jacques Chirac. Plus récemment, le 15 avril 2020, le bourdon a fait entendre sa voix dans le ciel parisien en hommage au dévouement des soignants lors de la pandémie de pneumonie virale et aussi pour marquer le premier anniversaire de l'incendie qui a gravement endommagé la cathédrale l'année précédente.

La littérature ne manque pas, elle aussi, de faire résonner toutes sortes de cloches. Parmi les œuvres restées célèbres, *Une cloche pour Adano*, roman de John R. Hersey, adapté au cinéma, et *Les cloches de Bâle*, de Louis Aragon. Des poèmes en nombre : *La cloche fêlée*, de Charles Baudelaire ; *La cloche du village*, d'Alphonse de Lamartine ; *Les cloches*, d'Edgar Allan Poe (traduction de Stéphane Mallarmé) ; *Cloche à plongeur*, de Maurice Maeterlinck, etc.

La musique bien sûr n'est pas en reste : l'opérette *Les cloches de Corneville*, grand succès de Robert Planquette depuis 1877, se joue toujours au XXI^e siècle. Quant à la chanson qui marque les mémoires, c'est celle écrite par le chansonnier, poète et compositeur Gilles, *Les trois cloches*, interprétée par Édith Piaf et Les Compagnons de la Chanson.

* * *

Ce qui cloche dans notre société, c'est, entre autres choses, l'intolérance sélective au bruit : des citadins qui tondent bruyamment leur gazon s'indignent du tintement de la cloche de l'église et des sonnailles des vaches broutant dans le pré qui jouxte leur maison...

Laissons là ces grincheux et sachons apprécier les « carillons joyeux et fous précipitant leurs doubles croches », comme l'écrivait Alphonse Daudet dans *Le Petit Chose*. Si les sonneurs de cloches ont disparu, une nouvelle science est née : la *campanologie*, qui étudie les cloches et carillons, et les défenseurs du patrimoine campanaire font un remarquable travail d'inventaire et de sauvegarde.

Patricia Philipps

Sources :

Alain Rey (directeur de publication), *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, 2010.
Maurice Rat, *Dictionnaire des expressions et locutions traditionnelles*, édition spéciale Dicos d'or, Larousse-Bordas/Her, 2000.

Dominique et Michèle Frémy, *Quid 2001*, Éditions Robert Laffont, 2000.

Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Encyclopædia Britannica, 1979.

Georges Planelles, *Les 1001 expressions préférées des Français*, Les Éditions de l'Opportun, 2011.

Dictionnaire de l'Académie française, 9^e édition, Imprimerie nationale, 1992.

Pierre DesRuisseaux, *Dictionnaire des expressions québécoises*, Bibliothèque Québécoise, 2009.

www.evene.lefigaro.fr

www.campanologie.free.fr

www.musee-paccard.com

JOURNÉE DU LIVRE

SAVOIR-LIVRE

Objet de savoir et de transmission, au fil des siècles, le livre a su se démocratiser. L'Unesco a choisi de le célébrer le 23 avril.

En semi-confinement, ils sont nombreux à avoir (re)trouvé le chemin du livre. Chemin dont on avait dévié, ou chemin qu'on n'a jamais eu l'habitude de prendre. « Mon papa a ouvert le livre que je lui ai offert il y a dix ans ! » me confiait l'autre jour ma meilleure amie. D'autres, comme moi, se sont réjouis d'avoir encore plus de temps pour s'y plonger. Depuis des millénaires, le livre transmet et instruit. Depuis un peu moins longtemps, il divertit. En format poche, il s'est démocratisé ; plus accessible encore depuis qu'il a colonisé nos anciennes cabines téléphoniques, ou qu'on lui a fabriqué des boîtes réservées. Aujourd'hui on célèbre le microcosme du livre et de l'édition en cette Journée mondiale du livre et du droit d'auteur. Roger Chatelain, compositeur typographe formé à l'Imprimerie du *Démocrate*, à Delémont, enseignant de typographie à Porrentruy puis à Lausanne, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet. Promu chevalier de Gutenberg, il jette un regard plein de tendresse sur le livre.



Promu chevalier de Gutenberg, Roger Chatelain porte un regard plein de tendresse sur le livre.

© Jacques Bétant

Le Quotidien jurassien – Le livre, sous diverses formes, nous accompagne depuis des millénaires. En quoi est-il intimement lié à notre humanité ?

Roger Chatelain – En mettant le pluriel à millénaires, vous faites allusion à l'époque du manuscrit, notamment. Je ne remonterai pas si loin dans le temps... Il y a quatre décennies environ, l'occasion m'avait été donnée de visiter le Musée Gutenberg, à Mayence. J'en avais profité pour acquérir la reproduction de deux pages de la

Bible à 42 lignes. Réalisé en 1452, cet incunable de toute beauté, présenté dans une chambre forte, passe pour le premier livre imprimé en typographie, c'est-à-dire à l'aide de caractères mobiles. Encadrés et accrochés dans ma demeure, ces documents ne cessent de m'éblouir. Ils sont, par-delà les siècles, le reflet de la perfection – dans le dessin des lettres gothiques, l'ordonnement des lignes, leur mise en page. Dès ses débuts, la composition au plomb s'était frayé une voie royale. Il s'agit de la forme. Quant au fond, la première « brique élémentaire de la pensée occidentale » était posée. Dès lors, comme l'a dit Régis Debray, « l'écrit matérialise la voix, le livre matérialise l'écrit ». Il en a été ainsi jusqu'à l'avènement de l'informatique.

– Support indispensable de transmission, l'« objet-livre » a pourtant beaucoup évolué au fil des siècles.

– Au début des années cinquante, le lancement du livre de poche a favorisé la démocratisation du livre. Il ne faut pas oublier également l'action des clubs de livres, c'est-à-dire la vente par correspondance d'ouvrages de qualité, voire de collections complètes, à des prix réduits. La Suisse romande s'est profilée – et particulièrement illustrée – en la matière, grâce à la Guilde du livre et aux Éditions Rencontre, à Lausanne.

– Le livre a également traversé des révolutions. Techniques, politiques, esthétiques...

– L'évolution technique de l'imprimerie est allée de pair avec celle du livre. Voyez l'illustration, anciennement réalisée à l'aide de bois gravés... De superbes albums photographiques sont parus par la suite, d'abord imprimés en héliogravure, puis en offset. En ce qui concerne l'esthétique, la disposition classique du livre, avec ses titres composés sur axe central, a volé en éclats sous l'impulsion de mouvements modernistes, à l'image des dadaïstes, des futuristes et constructivistes. Mais c'est surtout le Bauhaus, dès 1928, qui a présidé à la rénovation. Les protagonistes du « style suisse international » ont pris le relais, à partir des écoles de Bâle et de Zurich.

– Le livre a été perçu comme un danger, aussi. Certaines dictatures n’ont pas hésité à le brûler.

– L’autodafé de livres constitue, à mon sens, une perversion de l’esprit humain.

– Quelle est, à votre avis, en 2020, la mission du livre ? À quels principaux défis doit-il faire face ?

– Les rayons des librairies regorgent d’ouvrages de toute nature. L’impression numérique permet même l’auto-édition à moindre coût. Beaucoup d’observateurs voient une complémentarité entre le livre et l’écran. Certes, on a changé d’époque. La situation sociologique a évolué. Rappelez-vous que, en 1981, François Mitterrand, bibliophile avisé, avait tenu à ce que sa photographie de président de la République française le montre un livre entre les mains. Il s’agissait des *Essais* de Montaigne. Aujourd’hui, la téléphonie mobile a développé ses tentacules, l’informatisation s’est généralisée. C’est l’écran qui prédomine, au point que d’aucuns – dont la jeunesse qui fait chorus – envisagent une « société sans papier ». Mais il est piquant de constater que Bill Gates, leur chef de file, l’avait annoncée... dans un livre papier !

– Et vous, quel lecteur êtes-vous ?

– La lecture est mon pain quotidien. Votre journal, bien sûr, afin de rester en lien avec le pays, *24 heures*. Plus généralement, j’aurais de la peine à me passer du *Jura libre*, de *La Tuile*, d’un ou deux magazines... Durant mon activité professionnelle, j’avais amassé une quantité de livres, dont le sujet est lié à l’imprimerie, à la typographie, à l’affiche, au design, à la publicité... Faute de temps disponible, je n’avais pu que feuilleter la plupart de ces ouvrages. Je les lis maintenant avec avidité et d’autant plus d’intérêt. Comme d’ailleurs toute édition relative à la Question jurassienne. Pour clore, vous me permettrez de citer cette phrase de Jean-Paul Sartre : « J’avais trouvé ma religion : rien ne me parut plus important qu’un livre. »

*Propos recueillis par Julie Kuunders,
article paru le 23 avril 2020 dans Le Quotidien jurassien*

syndicom



syndicom, secteur médias – Section IGE Vaud/Lausanne
Rue Pichard 7, 1003 Lausanne – Tél. 058 817 19 27
Courriel: lausanne@syndicom.ch – Internet: www.syndicom.ch

Un engagement commun, un encadrement personnalisé

QUAND LES CHIFFRES prennent forme

PANDÉMIE

Hier encore, tout paraissait si abstrait. Spectateurs interloqués, nous observions Wuhan sur le pied de guerre, ses visages masqués, ses chantiers démesurés, le ballet des pelleteuses qui tournoyaient pour faire sortir de terre, en un temps record, un hôpital pour contaminés.

Hier encore... Puis tout s'est précipité. Les chiffres se sont entrechoqués, bousculés, additionnés. Là-bas d'abord, puis plus près. Si près que, soudain, nous nous sommes retrouvés avec des préaux vides, des écoliers désunis, des enseignants médusés, des grands-parents isolés, des lieux publics désertés. Vidés de ce qui faisait leur vie. Des visages masqués, des magasins pillés, une ambiance étrange. Des médecins, des soignants qui ont laissé là leur vie pour sauver la Vie. Des chiffres encore et toujours, avec leur lot de vertige lorsqu'ils s'alignent, engendrant une sorte d'incompréhension. « La moitié de l'humanité en confinement. » L'entendement s'emballe. « La moitié de l'humanité, ça fait combien de fois la Suisse ? » me chuchote une petite voix, dans cette cruauté sournoise qui gangrène maintenant notre quotidien. Je sais que, désormais, mon entendement ne saisit plus. Il y a trop de démesure. Et soudain, de la démesure surgit le particulier. Les chiffres prennent forme. Ils finissent par revêtir un nom, ou une image.

Parmi ces milliers de gens qui se sont envolés vers les étoiles, il y a Megumi. Elle vivait en Espagne, était en bonne santé, elle n'avait que 50 ans. Il y a quelques jours à peine, elle était sur les réseaux sociaux. Maintenant, elle brille au firmament. Il y a la grand-mère de cette autre amie. 95 ans, coronavirus et AVC. Elle décline ; sa fille,

elle, sort d'un cancer. Le père d'une amie : lui aussi près des étoiles. Les contaminés : mon médecin, le père d'un copain de classe de mon fils, la voisine d'une amie. Peu à peu, les chiffres se matérialisent, s'incarnent. S'incarnent dans l'image parfois.



Dans un élan de solidarité, des familles dessinent des arcs-en-ciel et les affichent sur leurs fenêtres avec le hashtag #çavabienaller.

© Maman-Bricole

Ou peut-être se désincarnent. Récemment, une caméra de télévision balayait une rangée de cercueils, alignés comme des dominos, anonymes. Une vingtaine, une trentaine peut-être, trop. La scène se passait en Italie. Lentement, elle couvrait cette vision aux résonances apocalyptiques. La logistique devenait chaotique ; les corbillards se suivaient en file indienne. S'il y a des constantes sans nationalité, religion, couleur, ce sont bien la naissance et la mort. De tout temps, partout, la naissance se fête ; les morts sont entourés. Mais là, c'en est fini. Pas d'inscription, pas de fleurs. Rien pour un dernier adieu. Ce départ dans le silence, sans leurs proches pour leur tenir la main, pour mouiller le cercueil de leurs larmes, c'est la dignité humaine qui saigne. Involontaires, ingérables, inévitables, ces aires de désolation se multiplient.

Se rendre compte que nous avons atteint ces abîmes est glaçant ; la vision de cette scène perdurera – parmi d'autres – bien au-delà du confinement.

Et puis, dans un recoin de ce tableau d'ombres, des touches de lumière. Ces enfants qui font des dessins, façonnent des bricolages pour les envoyer dans des EMS, une fillette de 6 ans qui dicte à son papa un mot doux qu'elle vient glisser dans la boîte aux lettres de son petit copain d'école, la voix enjouée d'une grand-maman, éternelle optimiste, de vieux amis dont on n'entendait plus parler qui prennent de vos nouvelles, le visage de jeunes enfants qui s'illumine lors du coup de fil hebdomadaire de leur maîtresse d'école.

Des balbutiements de vie qui viennent se greffer dans l'attente qui nous semble infinie : combien de temps encore ?

Florence Marville

CORRECTEURS À RUDE ÉPREUVE

DUR MÉTIER

Discrets et isolés, les correcteurs employés par les maisons d'édition voient leur métier disparaître peu à peu.

Ils ne bloqueront pas les routes ni les ports. Ils ne s'allongeront pas sur les voies ferrées. Ils ne paralyseront pas le pays. Ils n'en essayent pas moins, avec leurs pauvres moyens, de nous prévenir que notre langue – le vecteur de la pensée, de la création, de la liberté d'expression – est en danger parce qu'on les maltraite. Les correcteurs de l'édition sont les nouvelles victimes de la précarisation des professions intellectuelles. Victimes discrètes parce que travaillant pour la plupart d'entre eux à domicile, travailleurs invisibles puisque leur rôle est méconnu. Et pourtant maillons nécessaires de la chaîne du livre, car, sans eux, la lecture de bien des auteurs, parfois très connus, serait une épreuve. Vous voulez des noms ? Nous verrons.

En mars dernier, le mal-être des correcteurs s'est fait moins discret lorsqu'une cinquantaine d'entre eux ont manifesté sur le boulevard Saint-Germain à Paris, devant le siège du Syndicat national de l'édition, aux cris de : « La précarité, ça suffit ! » Salaires, protection sociale, volume de travail : tout est à la baisse. Ces dernières semaines, le conflit s'est cristallisé autour de la maison Gallimard. Non pas que cet éditeur soit pire que les autres en matière de correction, bien au contraire : la maison de la rue Sébastien-Bottin est connue comme l'une de celles qui, avec les éditions du Seuil, apportent un soin méticuleux à la préparation de copie. Mais justement : si le standard de qualité se met à baisser chez Gallimard, il est à craindre qu'il chute partout. Sauf là où il est déjà nul. Des noms ? Plus tard peut-être.

Un paiement modeste et à la tâche

« Nous sommes payés à la tâche, donc aléatoirement, et de surcroît bien modestement en regard des compétences que notre employeur et l'état de certains manuscrits exigent de nous », clamait en novembre un tract distribué aux salariées de Gallimard par « les lecteurs-correcteurs et correcteurs » de la maison. Car notez qu'il y a deux familles de correcteurs. La première, celle qui s'occupe de la préparation de copie, est d'une certaine manière l'élite de la profession. Le lecteur-correcteur est, avec l'éditeur, la première personne à avoir le texte brut de l'auteur entre les mains. Il est chargé d'en vérifier la cohérence, la structure, les informations. Il doit l'alléger de ses lourdeurs, parfois le réécrire un peu et faire éventuellement au passage un premier travail de correction sur la syntaxe, la grammaire, l'orthographe, la typographie. Le correcteur, lui, travaille en aval sur les épreuves pour en chasser définitivement toutes formes de fautes et veiller à ce que les corrections précédentes soient bien reportées.

Marie-Hélène Massardier, 52 ans, fait partie de la quinzaine de lecteurs-correcteurs qu'emploie Gallimard (en sus d'une soixantaine de correcteurs). C'est elle qui a préparé le texte du dernier Goncourt, *Trois Femmes puissantes*, de Marie N'Diaye. Un manuscrit d'emblée presque parfait, sur lequel il y a eu très peu à faire, rapporte Marie-Hélène. « Mais plus le texte est bon, plus j'ai envie de peaufiner, poursuit-elle. Je me mets à pinailler à un point inouï, par exemple sur des répétitions qui ne me semblent pas être intentionnelles. » Elle constate : « J'ai eu un dialogue passionnant avec Marie N'Diaye, qui est une femme magnifique. »

Marie-Hélène Massardier a également travaillé, « avec autant de bonheur », sur le dernier roman de Patrick Modiano, qui est « très à l'écoute, il y a chez lui une demande ». Et Modiano a pensé – veuillez le noter, amis auteurs – à envoyer à sa première lectrice un exemplaire très gentiment dédié de son *Dans le café de la jeunesse perdue*. D'autres expériences sont plus rudes ; la préparation de copie s'apparente alors à un parcours du combattant. « Le lecteur-correcteur doit être un caméléon qui s'imprègne d'une écriture afin de faire des propositions en accord avec le style de l'ouvrage, et non avec ce qu'il pense être la norme. »

Dominique Froelich, 60 ans, dont vingt-cinq chez Gallimard, a passé quatre mois sur le manuscrit-fleuve des *Bienveillantes*, de Jonathan Littell, prix Goncourt 2006. La phase de discussion avec l'auteur a duré « trois semaines, à raison de huit heures par jour ». Un travail « ardu, heurté » avec un romancier « intransigeant ». Celui-ci tonnait : « Je ne veux pas faire de belles phrases ! » Sa lectrice rétorquait : « Il y a des incorrections qui apportent du sang neuf à la langue, et d'autres qui sont inadmissibles. » Voyez l'ambiance sur 800 pages !

Dominique Froelich résume : « J'ai fait un immense trajet vers lui, et lui vers moi. » Force est de constater que ni l'un ni l'autre n'ont eu à le regretter puisque l'auteur a obtenu le Goncourt, et la lectrice, euh... la satisfaction du travail bien fait. Car il est loin le temps où Gaston, puis Claude Gallimard distribuaient des enveloppes au personnel quand la maison décrochait un grand prix.

Dominique Froelich touche un salaire mensuel net de 1900 euros. C'est le seul lecteur-correcteur de la maison qui bénéficie d'un salaire fixe. Les autres sont « travailleurs à domicile », une catégorie spécifique dans la convention collective de l'édition, payés 13 euros net de l'heure (treizième mois et primes diverses comprises, sachant que le lecteur-correcteur est censé travailler à la vitesse de 9000 à 10 000 signes l'heure). Soit 1800 euros net par mois pour des semaines de 35 heures, à supposer qu'il y ait suffisamment de copie pour travailler tout le mois. Les correcteurs, eux, sont encore moins bien lotis avec un salaire de 11 euros de l'heure, à raison de 12 000 signes par tour d'horloge. Et ce sont là les tarifs Gallimard, pas les pires



© Philippe Geluck

du secteur. « On fait passer les correcteurs pour des privilégiés, travaillant tranquillement à domicile, alors que la réalité du métier, c'est une course contre la montre pour avoir un revenu juste décent, indique Marie-Paule Rochelois, correctrice pour Gallimard, Albin Michel et Robert Laffont. Certains doivent cumuler les employeurs et travailler jusqu'à 250 heures par mois. Beaucoup touchent moins de 1000 euros mensuels. »

À l'origine, les correcteurs étaient attachés aux ateliers de typographie. Mais avec la naissance de l'édition moderne, vers la fin du XIX^e siècle, ils ont rejoint les maisons d'édition où « leur culture générale et leur intelligence de l'écrit étaient des compétences centrales », souligne Marie-Paul Rochelois, laquelle aime à rappeler que Victor Hugo comparait les correcteurs à de « modestes savants habiles à lustrer la plume du génie » (lui-même étant le génie, bien sûr !).

0,085 euro : le coût du correcteur par exemplaire

Aujourd'hui, les éditeurs cherchaient plutôt à s'en débarrasser. Au Seuil, le dernier plan social a décimé le service : le nombre de préparateurs de copie salariés en fixe est passé d'une douzaine à seulement quatre ou cinq, avec le renfort de travailleurs à domicile. Chez beaucoup d'éditeurs, le travail de lecture-correction est transféré vers les éditeurs et leurs assistant(e)s, en particulier dans les sciences humaines. Parfois, les phases de correction deviennent des préparations de copie déguisées. Et fini le temps où les grandes maisons faisaient travailler deux correcteurs sur le même texte pour renforcer la qualité. L'informatique fait, elle aussi, ses ravages. Certains textes ne connaissent plus qu'un « décoquillage » avec des logiciels comme ProLexis. Les ouvrages passant de l'édition brochée à l'édition poche ne sont plus corrigés, certaines premières éditions ne sont même plus relues du tout. En conséquence, le volume de travail proposé aux quelque 8000 correcteurs et lecteurs-correcteurs de l'édition ne cesse de baisser. La correction représente pourtant un faible coût dans la chaîne de production du livre, selon les calculs faits par les correcteurs de Gallimard. Ils l'estiment en effet à 0,085 euro par unité pour un ouvrage tiré à 8000 exemplaires, soit 0,47 % du prix de vente (pour un prix moyen de 17,90 euros). Et c'est pour cela qu'on décimerait une profession ?

Il a fallu aux correcteurs se battre pour être payés en salaire et non en droits d'auteur (plus favorables pour l'employeur, qui paie alors moins de cotisations sociales). Au terme d'une procédure de près de dix ans, Gallimard, qui est allé jusqu'en cassation, a été condamné en février 2007 pour cette pratique assimilée à du « travail dissimulé ». Aujourd'hui, c'est le recours croissant à des autoentrepreneurs, qui, eux aussi, permettent de réduire le coût des charges sociales, qui inquiète les correcteurs.

Ceux-ci passent volontiers pour des emmerdeurs. On les dit névrosés, obsessionnels, sous-diplômés, dégoûtés de l'écrit. C'est généralement faux. Marie-Hélène Massardier et Dominique Froelich ont eu des parcours très semblables : études supérieures, enseignement, séjour à l'étranger (Nouvelle-Zélande pour l'une, Cameroun pour l'autre), puis retour un peu désenchanté dans l'enseignement français. L'une et l'autre entendent alors parler du métier de correcteur par un ami. Elles suivent une formation spécifique à Coforma (l'école du Syndicat des correcteurs, devenue Formacom en 1998), font leurs premières armes dans la presse et passent rapidement dans l'édition. À ces deux passionnées de littérature, le métier de lecteur-correcteur n'a pas fait passer le goût des romans. Au contraire, disent-elles, l'un des plaisirs du job est de découvrir (parfois) de beaux textes, ou d'aider à l'accouchement de l'écriture d'un auteur qui a vraiment quelque chose à dire.

Chaque préparateur de copie a sa propre approche. Marie-Hélène Massardier, par exemple, aime mettre des images sur les textes, les visualiser comme au cinéma, pour détecter d'éventuelles incohérences. Si Dominique Froelich travaille souvent avec de grands auteurs (Pierre Guyotat, Pascal Quignard, J.-M. G. Le Clézio), elle dit éprouver une joie particulière en découvrant des premiers romans de qualité. Au nombre desquels *Antibes*, de Corinne d'Almeida.

Préparateur de copie au Seuil depuis 1985, après une hypokhâgne et une formation au secrétariat de rédaction, Gilles Toubanc apprécie, lui, la diversité d'un métier qui le fait travailler aussi bien avec Maryline Desbiolles, « très à l'écoute » des propositions, qu'avec Antoine Volodine, qui remet des textes presque définitifs et avec lequel les discussions peuvent en conséquence être difficiles. Mais c'est souvent avec les traducteurs que les négociations sont les plus ardues, note-t-il. Par-dessus tout, les préparateurs redoutent le mauvais texte, mal écrit et sans intérêt, qui va demander beaucoup de travail pour finalement pas grand-chose, puisqu'un mauvais livre restera un mauvais livre.

Presse et internet, vers un monde sans correcteurs

Les correcteurs sont des professionnels isolés, rarement syndiqués, communiquant peu entre eux, au contraire des correcteurs de la presse quotidienne. Il fut un temps où le Syndicat des correcteurs CGT gérait l'embauche dans les quotidiens, mais la presse, elle aussi, tend à se passer des correcteurs (*Libération* a été le premier quotidien sans correcteurs après la dissolution du service au printemps 2007, déléguant désormais cette tâche aux éditeurs et aux chefs de service). Du coup, le Syndicat redéploie ses efforts vers l'édition : sa secrétaire générale, Anne Hébrard, a récemment créé une liste de diffusion sur internet pour fédérer les isolés et faire circuler l'information : 150 travailleurs à domicile de l'édition y sont aujourd'hui inscrits, sans être nécessairement syndiqués. Le syndicat songe à créer un prix de la Coquille d'or, décerné chaque année au livre le plus mal corrigé.

Avec internet et les portables, la rapidité prime désormais la qualité. Sur le web, seul lemonde.fr a des correcteurs. En mars dernier, quand livreshebdo.fr, le site du magazine des libraires, a rendu compte de la manifestation des correcteurs, son article comptait trois fautes en cinq lignes ! La suppression progressive de la correction et de la préparation de copie dans le monde numérique comme sur le papier, c'est une accumulation de petites violences faites aux lecteurs, de microbarbaries en apparence anodines mais qui, en se multipliant, font du langage un véhicule plus incertain, charriant des idées imprécises. Et à terme une démocratie approximative ?

*Édouard Launet,
Libération, 6 janvier 2010*

DES CARACTÈRES À FOISON

LES EXPERTS

« À l’instar du vêtement, la lettre d’imprimerie habille différemment, suivant les époques, le *corps* de la pensée traduite par les mots », avait déclaré Gérard Blanchard (1927-1998), lors de la V^e Journée romande de la typographie, à Lausanne, en 1996. Cet auteur reconnu, détenteur d’un doctorat lié à l’imprimerie, avait rédigé de multiples textes relatifs aux arts graphiques, dont *Aide à la typographie* (1998).

L’ère du numérique généralisé (et la mise à disposition de logiciels adéquats) a révolutionné la réalisation de caractères. Si bien que le nombre de ces derniers a explosé (un auteur a avancé il y a quelque temps le chiffre de cent mille écritures produites à partir de l’invention de l’imprimerie, au XV^e siècle).

Malgré cette prolifération, certaines polices classiques demeurent à la une. On sait que le Garamond, caractère de la Pléiade, représente le prototype d’un style privilégié en littérature. Dans l’histoire de la typographie suisse, l’Univers et l’Helvetica (mis sur orbite à la fin des années 1950) occupent une place de choix (et restent très utilisés). Pour ma part, outre le Gill Sans (dessiné en 1928) que je me suis plu à promouvoir, le Syntax de Hans Eduard Meier (1922-2014) a valorisé plusieurs de mes écrits. J’avais d’ailleurs eu l’heur de côtoyer ce concepteur (génial) à diverses reprises.

On se souviendra aussi que, en 1969, les astronautes d’*Apollo 11* avaient laissé sur la Lune une plaque portant une inscription composée en Futura. Une police dessinée en 1927 par l’Allemand Paul Renner. Cette écriture, qui a longtemps incarné la modernité typographique, avait été lancée en 1931 en France, à la faveur d’une publicité tonitruante. Baptisée Europe (pour des raisons politiques), elle permit à la Fonderie Deberny & Peignot, à Paris, d’enregistrer un record de vente... La mise sur le marché de l’Univers d’Adrian Frutiger, disponible, dès l’abord, en vingt et une séries, allait pulvériser ladite performance.

Pour en revenir à l’exorde, on précisera que l’habillage choisi pour les textes, lequel est appelé à favoriser une bonne lisibilité, est loin d’être indifférent (même si le lecteur ordinaire n’en ressent qu’inconsciemment l’importance).

Roger Chatelain

MOTS CROISÉS

Les mots croisés d'Éliane Duriaux, N° 224

Jouez et gagnez une revue

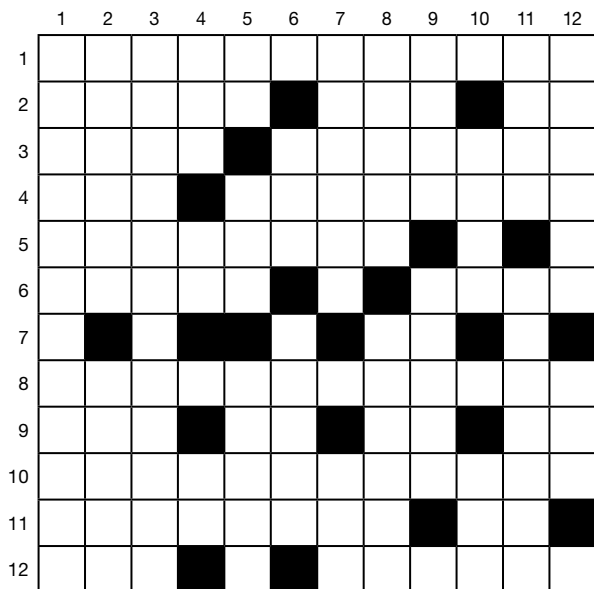
Les solutions sont à envoyer à Olivier Bloesch, chemin du Grandsonnet 15, 1422 Grandson, ou par courriel à olivier.bloesch@bluewin.ch.

Horizontal

1. Bornes réfléchissantes. **2.** Armstrong l'a fait – Couleur de robe – A été capable. **3.** Système de freinage de remorque – Confédéré. **4.** Enzyme – Petit vantail d'origine allemande. **5.** Tapis... usagés. **6.** Pour votre prochaine croisière – Peuvent être blancs, bleus ou faux. **7.** Note. **8.** Cette revue est exempte de ce défaut. **9.** Pronom relatif – Impair – Intra-muros – Celé. **10.** Imposteurs. **11.** Débroussaillée – Petit-beurre. **12.** Proche de Jules Ferry – Vendangeuses.

Vertical

1. Des pots à ne pas boire! **2.** Défaite de Vercingétorix – Prisse connaissance. **3.** « La Dame aux camélias » l'était. **4.** Piges – Exclamation – Dieu égyptien. **5.** Termine les six premiers et commence le septième – Roule partout – Adverbe. **6.** Il blesse souvent – Sarclât. **7.** Plus qu'enveloppés! – Habitude anglaise en v.o. **8.** Mises – Altières. **9.** Supports d'un navire en construction – Ville corse. **10.** Il mit au point le moteur à quatre temps – Passe-partout. **11.** Surveilla – Il pratique un sport gréco-romain. **12.** N'ignorasses pas – Possédas.



Solution du N° 223





Apéritif de fin d'année
Samedi 28 novembre 2020
Musée Encre & Plomb
Chavannes-près-Renens



Assemblée générale
En raison de la crise
sanitaire, notre AG a été
reportée à 2021. Plus de
détails dans nos prochaines
éditions.

QUELQUES MOTS D'ESPRIT

Il y a une classe de la société qui pense encore plus à l'argent que les riches, ce sont les pauvres. *Oscar Wilde*

Sous prétexte que la perfection n'est pas de ce monde, ne gardez pas soigneusement tous vos défauts. *Jules Renard*

Il est plus facile d'écrire un mauvais poème que d'en comprendre un bon.
Michel de Montaigne

Vous avez beau ne pas vous occuper de politique, la politique s'occupe de vous tout de même. *Charles de Montalembert*

La politique est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde.
Paul Valéry

L'homme n'est que poussière. C'est dire l'importance du plumeau. *Alexandre Vialatte*

On ne prête qu'aux riches, et on a raison : les pauvres remboursent difficilement.
Tristan Bernard

La prospérité porte avec elle une ivresse à laquelle les hommes inférieurs ne résistent jamais. *Honoré de Balzac*

En essayant continuellement, on finit par réussir. Donc, plus on rate, plus on a de chances que ça marche. *Devise des Shadoks*

Extrait de : Claude Gagnière, 2000 mots d'esprit de Confucius à Woody Allen, Éditions du Seuil (Points), 2011.



Paraît quatre fois par année. Abonnement annuel 35 francs
Sortie du numéro 225 fin septembre 2020

MEMBRES DU COMITÉ

Présidente

Monica D'Andrea
Chemin du Boisy 34
1004 Lausanne
+41 76 339 89 09
monicadandrea@sunrise.ch

Vice-présidente

Luce Jaccard
Av. du Parc-de-la-Rouvraie 25
1018 Lausanne
+41 77 471 13 90
luce.g.jaccard@gmail.com

Trésorier et administrateur par intérim

Michel Pitton
Chemin de Pierrefleur 66
1004 Lausanne
+ 41 79 212 16 13
michel.pitton@formatyp.ch

Secrétaire aux verbaux

Michel Viredaz
Chemin de la Rosière 8bis
1012 Lausanne
+41 21 728 67 38
michel.viredaz@bluewin.ch

DÉLAIS POUR L'ENVOI DES ARTICLES

N° 225/3-2020

Lundi 27 juillet 2020

N° 226/4-2020

Lundi 16 novembre 2020

N° 227/1-2021

Lundi 15 février 2021

N° 228/2-2021

Lundi 17 mai 2021

Adresse de courriel

pour l'envoi des articles:
olivier.bloesch@bluewin.ch

Tarifs publicité

par parution (noir-blanc)

Une page: 100 francs

Demi-page: 50 francs

IMPRESSUM

Responsable de la publication

Olivier Bloesch
olivier.bloesch@bluewin.ch

Design graphique

Nordsix

Préresse

Chantal Moraz

Impression et expédition

IRG Sàrl,
En Budron H20, 1052 Le Mont

Tirage 350 exemplaires

CHEFS-D'ŒUVRE SUISSES

Collection Christoph Blocher



Ferdinand Hodler, Le lac Léman vu de Chardres, vers 1904, Huile sur toile, 81 x 100 cm, Collection Christoph Blocher © Photos SKSEA, Zürich (Philippe Hing)

Fondation Pierre Gianadda

Prolongation jusqu'au 22 novembre 2020

Martigny

Tous les jours de 9h à 19h

Suisse